

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 18

Artikel: Dialogue conjugal
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217931>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

COQUIN DE PRINTEMPS !

Né serait-il pas en train de perdre sa bonne vieille réputation, ce coquin de printemps ? Peut-être est-il encore un peu coquin ; mais, printemps, il semble qu'il le soit moins ; son soleil est fort souvent mêlé de pluie et de froidure. Dans bien des logis, les poêles ronflent toujours.

Ces jours derniers, il est vrai, ça va un peu mieux ; les nuages ont déclaré la grève. Les bons petits vieux et les petites vieilles sortent, tremblotants, à petits pas, s'appuyant sur leur canne ou leur ombrelle, et vont vite se blottir dans un rayon de soleil. Les gosses, à demi-nus et déjà bronzés, s'ébattent dans la rue et sur les promenades ; ils font des pâtes de sable. Les oiseaux roulent dans les taillis ; les papillons, encore un peu hésitants, se risquent de fleur en fleur. L'air est bourdonnant d'insectes de tout genre. Les prés sont verdoyants et dans les champs ensemencés on voit déjà poindre les bourgeons. La vigne, elle aussi, insouciante des gelées, collabore à la fête du printemps. Elle « pleure » ; mais ce sont larmes de joie.

Profitons, profitons, les jours vont vite. L'été est à la porte et l'automne est sur ses talons. Oh ! mais n'en parlons pas ; jouissons du présent ; vivons au jour le jour. C'est du reste ce qu'il y a de mieux à faire depuis la guerre, car on ne sait plus où l'on va ni le sort qui nous attend.

Et dire qu'il est malgré ça des gens qui ont souci de s'enrichir. C'est à n'y pas croire. Ne dit-on pourtant pas que l'argent ne fait pas le bonheur ? Quelle vérité ! Oh ! sans doute, il est des gens qui prétendent que si l'argent ne fait pas le bonheur, il y aide largement. Il y a aussi du vrai en cela. Qu'en pensez-vous ?

Ce coquin de printemps, il donne un attrait de plus aux jolis minois qu'abritent les chapeaux dernier cri ; il met un éclair dans le regard de la jeunesse ; il entr'ouvre les corsages et dégage les épaules. Cupidon rôde ; soyons sur nos gardes.

Et puis ces tristes saints qui nous guettent : Mammert, Pancrace et Pégase. Que nous réservent-ils ? Seront-ils bien ou mal tournés ? Ah ! puissent-ils nous épargner. Nous avons plus que jamais besoin des dons de la nature.

Perché sur une haute branche voisine de la fenêtre, un merle nous regarde en sifflotant. Il semble trouver drôle que par un si beau temps, nous soyions assis à notre table de travail. « Qu'a-t-il donc, se demande-t-il, à noircir tant de papier et à quoi cela rime-t-il ? »

— Et le lecteur, donc, monsieur le merle, Il attend...

Pauvre lecteur ! Coquin de printemps ! J. M.

Ouf !... — Entendu l'autre jour :

Si les Vaudois de 1723 ont exécuté Davel, ceux de 1923 l'ont mis en « pièces ».

Il n'y a eu, en effet, pas moins de sept pièces de théâtre.

R.

Dialogue conjugal. — Je vais demain en ville pour voir les nouveaux chapeaux.

— Vous oubliez, ma chère, que demain c'est dimanche. Les magasins seront fermés.

— Qui vous parle de magasins ? J'ai tout simplement l'intention d'aller à l'église.



ON CAION QU'ÈTAI 'NA CAIETTA

DJEDION l'avai maryâ la Méry à Toupin. L'ètai onna fenna asse tscagnâre qu'on tavan borgne et lo poûro Djedion n'avai pas tot plliorâ áo bri, que desant le dzein.

On coup, Djedion l'avai atsetâ vè lo tia-caion onna bouna sâcoesse áo fèdzo po li et sa fenna. Quand l'urant tota medja, l'hommo dit dinse :

— L'ètai de la bouna sâcoesse de caion !

— De caion, son bi diablio. L'è bo et bin de la sâcoesse de caietta, que dit la fenna po lo mourgâ.

— Na, de caion.

— De caietta, tè dio ! que repond la contréyâre.

— De caion !

— De caietta ! L'ètai onna dama caion, le määllio sant pas asse bon.

— De caietta, se te vâo.

— Quemet ! Lâi a pas de « se te vâo » ; l'ètai onna caietta.

— Va que sâi de. Tè t'a medzi de la caietta et mè dâo caion. T'a pas pu acheintre la savâo de mè mooce.

— L'ètai de la caietta !

— Quemet te voudrî, Méry.

— Quemet ie voudrî ! L'è po mè contréyî. Ma mère mè lo desai bin que sari malhirâosa avoué tê.

— Oh ! ta mère !

— Eh bin ! que ! farâi bi vére que t'ausse à menâ la leinga su ma mère ! Vo l'ouïde ! Su ma mère ! Porque mè sù-iô maryâie. Et lâi a pas pi hout dzo ! Quinta cordâ à teri ! Et porquie mè fa-te la vya ? Simpliameint por cein que ne vu pas dere qu'onna caietta l'è on caion ! Eh bin, na ! L'ètai onna caietta, où-to ? Onna caietta ! Sari âi rancot que deri que l'ètai onna caietta !

— Que lo bon Dieu preservâi le caion d'avai po fenne dâi caietta quemet tê.

— L'è tê que t'i on pouâi. Caion que t'i !

Et po avâi la paix, Djedion laisse soletta sa fenna que fasâi état de fêre allâ sè brotse¹ et va áo pâilo d'amon sè reduire por cein que l'ètai mafî.

La Méry bataillive adi :

— Dèvant lo borieu lo deri. L'âtai onna caietta ! Mimameint onna puchenta caietta.

Et terive adi son coton po mena sè brotse, tot pllian, po lo pas trossâ.

Mâ, tot d'on coup, lo coton sè teindiyâ. Le tire on bocon pllie fê. Teindiyâ adi. Lo coton passâve dèso la porta.

— Mon bedan l'arâi rebedoulâ lo ploton, que sè dit dinse. Lè z'hommo savant rein fêre que dâo mau ! L'è lo min que l'a de la tchance de m'avâi.

La Méry s'ètai levâie, l'avâi eimpougnâ la

— Tricoter. Lé brotse : aiguilles à tricoter.

elliére. Lo coton montâve lè z'ègrâ, teindu que met dâo fiertsau.

— Se bahia que cein vâo à dere, que desai. Mon coton n'è pas montâ tot solet amon.

Ne peinsâve pe rein mè âi caiette ; l'ètai la turiosità que la fasâi suivre son coton que l'a menâ dein lo pâilo iô l'ètai Djedion. Lo coton montâve dessu lo lhi, pu dèso lo lèvet, iô Djedion l'avâi betâ la bouésa eintremi de sè dâi de pi et pu passâ à n'on cheton dè coute li.

— Méry, que lâi fâ dinse Djedion, t'averto que tè faut pas recoumeinci à tscagnâ po dâi rein, sein quie, gâ ! Su tant bon qu'on vâo, mâ faut pas mè fêre passâ po bedan. L'è vu que te sâ, tot parâi, teri lo fi, prâo pllian po que ne sè trossse pas. Mâ, quand te m'a niézi su tè caiette, dâo diablio se sè porquie t'a teri tant fê lo fi que djeint l'hommo et la fenna et que l'a à nom la *cordetta dâo maryâdo*. Clia cordetta l'è on-cora pllie finna que ton fi de coton, et on iâdô trossâe va la rapistoquâ po que sâi quemet du devant. Se te tire trâo fê, lo fi pète, et, se pète, ie tè pllian quie avoué ta caietta. Ora, cutsette se te vâo et pu laisse mè droumi. Quand on hommo l'è maryâ avoué 'na contréyâre, se pâo droumi sat ào houït hâore, l'è adi dâo bon temps de gagni.

Et du clii dzo, la Méry l'a ètai tant dâo ce que avoué son hommo et tant bouna que l'ant z'u ein-seimblia houït sein comptâ lè fémalle.

Marc à Louis, du Conteure.

LE MOUTARDIER DU PAPE

« Il se croit moutardier du pape. » C'est une expression par laquelle on désigne quelqu'un dont la fierté est excessive. En voici l'origine :

Le pape Jean XXII était originaire de Cahors. Il vint, certain jour, de Dijon, un cousin qui insista beaucoup pour obtenir un emploi à la cour pontificale.

— Que sais-tu faire ? demanda Sa Sainteté.

— Très Saint-Père, à Dijon, nous ne savons tous faire que de la moutarde.

— Parfait, je te nomme donc moutardier du pape.

Quelques jours plus tard arriva à Rome un autre cousin de Jean XXII, de Dijon également, et qui avait fait le voyage dans le même dessein.

— Je ne puis, lui dit le pape, te nommer que mon second moutardier. Encore est-il nécessaire que le premier titulaire y consente.

Jean XXII comptait sur le refus du dit titulaire qu'il savait fort jaloux de ses prérogatives. Mais il advint précisément le contraire. Le cousin numéro un se déclara enchanté d'un événement qui le confortait le titre de premier moutardier.

Et, fier, il se fit faire un costume vert pomme, avec un moutardier en sautoir et cette devise :

« Je chatouille la bouche et je pique le nez. »

Quant à la question des appointements, le pape crut en être quitte en promettant à ses deux moutardiers de ne pas les oublier sur son testament.

— Saint-Père, autant vaudrait de la moutarde après dîner...

Et Jean XXII, bénévole, octroya mille ducats à son premier moutardier et cinq cents au second.

Malheureuse coquille. — Une maison de commerce vient d'établir le règlement concernant l'engagement des employés.

On apporte la première épreuve où l'on peut lire, non sans stupeur :

« Les employés ne seront considérés comme définitivement enrages qu'après trois mois... etc. »